



Destouches antiphilosophe

Nicolas Brucker

► To cite this version:

Nicolas Brucker. Destouches antiphilosophe. Catherine Ramond, Martial Poirson, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval. Destouches et la vie théâtrale, 46, Les Editions de l'Université de Bruxelles, 2019, Etudes sur le XVIIIe siècle, 978-2-8004-1638-0. hal-02484723

HAL Id: hal-02484723

<https://hal.science/hal-02484723>

Submitted on 19 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Destouches antiphilosophe

Il est difficile de trancher quant à savoir laquelle de la donnée littéraire ou de la donnée religieuse est prépondérante dans le choix que fit Destouches en 1732 de se retirer de la carrière théâtrale. La polémique contre la comédie d'esprit, dont il prend bientôt la tête, coïncide avec la campagne anti-Bayle dont il anime les pages du *Mercury de France* entre janvier 1741 et juin 1744. Après avoir connu un immense succès, mais aussi quelques revers cuisants, il est parvenu au faite des honneurs : académicien, notable provincial, seigneur de Fortoiseau, il est devenu un homme respectable. Dans la quiétude de son domaine, il prépare l'édition de ses *Œuvres*, se nourrit de lectures théologiques, écrit des milliers d'épigrammes contre les incrédules dont le *Mercury* publie un certain nombre, et une comédie antiphilosophique, *L'Esprit-fort*, malheureusement perdue¹. Les options nouvellement adoptées par ce converti ne sont pas sans poser problème : comment concilier la frivolité de la poésie fugitive avec le sérieux, voire la lourdeur, de la pensée théologique ? comment faire leur place dans le principal organe de presse littéraire aux sujets les plus éloignés du goût et de la politesse mondaines ? comment, sur ces mêmes sujets, se rendre crédible auprès des lecteurs quand on a à son actif un passé de saltimbanque ? Voici quelques-unes des questions que Destouches se pose quand il engage, dans le journal, sa campagne antiphilosophique. Se présenter en antiphilosophe n'est donc pas simple quand on s'appelle Destouches ; c'est même, en un sens, impossible. La conscience qu'il a de cette impossibilité et l'effort qu'il met à la contredire sont symptomatiques de l'évolution du secteur littéraire, désormais capable d'accueillir le débat d'idées, y compris sur des matières a priori arides ou rebutantes, et de la place nouvelle que tient l'écrivain, plus médiateur que garant, dans l'animation de ce débat.

La campagne anti-Bayle

Dans les années 1740, l'antiphilosophie ne se distingue pas de la lutte contre l'incrédulité : se dire « philosophe » c'est s'avouer athée. Le plus grand des athées est Spinoza, qu'on conspuait d'autant mieux qu'on ne l'a pas lu. Plus subtile, car plus ambiguë, et donc plus pernicieuse est la figure de Bayle, auteur que tout le monde lit avec plaisir, mais que les apologistes chrétiens s'emploient à réfuter, et dont ils ont fait l'emblème du libertinage d'esprit. Pierre Rétat a rendu compte de l'extraordinaire diffusion du *Dictionnaire historique et critique* au cours du XVIII^e siècle². Il a aussi montré que la réaction fut à la mesure de ce succès. Les pamphlets anti-bayliens se multiplient, tel celui du père Le Febvre (*Bayle en petit, ou anatomie de ses ouvrages*, 1737), qui dépeint Bayle comme le prototype du pyrrhonien, libertin et amoral, c'est-à-dire tout à la fois obscène, hérétique, athée et hypocrite. Son irréligion s'explique par son protestantisme et par son tolérantisme : le libertinage est, du point de vue catholique, un des fruits de la Réforme. On comprend, dans cette mesure, pourquoi Destouches

¹ « Mon héros était un jeune seigneur fort ignorant, mais qui savait son Bayle par cœur ». *Mercury*, oct. 1743, p. 2123.

² Pierre RETAT, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971. Les pages 203 à 207 traitent de Destouches.

publie, dans le *Mercur*, l'épithaphe parodique de Bayle à la suite de celles de Luther et de Calvin.

La Compagnie de Jésus s'est fait une spécialité de la réplique au baylisme. La génération des jésuites des années 1710 (Baltus, Espineul, Tournemine, Laubrussel) se répand en réfutations³. Mais cette figure qui fait office de repoussoir n'a que peu à voir avec le Bayle historique. C'est un personnage de fiction, le prototype de l'imposteur, rusé et insolent, le philosophe incrédule, apôtre de la loi naturelle, hypocrite et persifleur : bref, c'est un caractère du théâtre. Il appartenait à un auteur comique de s'emparer de ce personnage. C'est ce que fait Destouches dans les pages du *Mercur* quand, en septembre 1741, il donne une épithaphe de Bayle, qui suscite, dans les semaines qui suivent, une vague de réactions.

Ci-gît un philosophe habile,
Qui parut nouveau par son style,
Et qui le rendit si charmant,
Sans se piquer d'être puriste,
Qu'au sujet même le plus triste
Il sut donner de l'agrément ;
Mais couvrant avec artifice
Son poison vif et séducteur,
Il conduit l'innocent lecteur
Jusques au bord du précipice,
Sans faire effort pour l'en tirer ;
Aimable et pernicieux guide,
Dont la main flatteuse et perfide
Le mène au loin pour l'égarer⁴.

La figure de l'empoisonneur public, d'autant plus dangereux qu'il est plus « charmant », est un lieu commun du discours anti-Bayle. En réalité Destouches, à travers Bayle, vise deux questions essentielles : l'une touchant à la transcendance divine, la justification du mal ; l'autre touchant à la politique, l'athée honnête homme. Tangent à la métaphysique, le propos reste cependant sur le terrain de la morale, qu'elle soit personnelle ou collective. Il s'agit de montrer qu'un même ordre est à l'œuvre, à tous les niveaux de l'existence. Par la réfutation, Destouches peut exprimer un point de vue philosophique qu'il lui serait difficile d'argumenter en sa seule qualité d'homme de lettres.

Dans la « Réponse à M. Tanevot », Destouches se livre à un minutieux examen de l'article « Manichéens » du *Dictionnaire historique et critique*⁵. Par la forme de la réponse, une adresse fictive à Zoroastre, le porte-parole de Bayle, en soutien à Mélissus, l'apôtre de l'orthodoxie, il reste fidèle à son état de poète. Il ne manque

³ Hubert BOST, « BAYLE (adversaires de) », D. MASSEAU (éd.), *Dictionnaire des anti-lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, Paris, Honoré Champion, 2017, pp. 169-174.

⁴ « Épithaphe de Bayle », *Mercur de France*, sept. 1740, p. 1935.

⁵ « Réponse de M. Néricault Destouches à M. Tanevot », *Mercur*, juin 1741, pp. 1138-1158. – Aleksandra HOFFMANN-LIPONSKA, « Philippe Néricault Destouches et les « esprits forts ». La polémique dans le *Mercur de France* », *Studia Romanica Posnaniensia*, vol. 7, Poznan, 1980, pp. 17-28 ; p. 21

pourtant pas, dans les mots employés, d'aller sur le terrain du métaphysicien. Qu'on en juge :

[L'homme] se détermine au péché, non pas par le propre motif du péché, mais par le motif du plaisir ou des avantages qui peuvent lui en revenir ; de même qu'il se détermine au malheur, non pas par le motif propre du malheur, mais par le motif d'un bien vrai ou faux qu'il envisage ⁶.

Destouches entreprend de justifier la Providence. Il défend l'unité du principe créateur, contre la dualité défendue par Zoroastre. Son travail consiste au fond à récrire le dialogue et donc à donner de l'article de Bayle une version rectifiée.

Quant à la démarche, son argumentation se veut conforme au modèle légué par Pascal : pour convaincre le libertin, l'apologiste doit se passer de recourir à la Révélation et s'en tenir à des arguments rationnels. La réfutation de cet article sert à Destouches de tremplin pour se lancer dans une apologie de la religion chrétienne. « Le but de Bayle est de faire sentir que la religion n'a nul fondement du côté de la raison, afin de rendre incrédules ceux qui se piquent d'être raisonnables » ⁷, écrit-il. Il cherche, contre Bayle, à montrer que la raison mène à la foi, et qu'en retour la foi fortifie la raison. Ce faisant, il applique la démarche popularisée par le *Traité de la vérité de la religion chrétienne* du pasteur Jacques Abbadie (1684). Au terme de la démonstration, la raison a admis la nécessité de croire ; elle s'est portée jusqu'à ce point où il lui faut de toute nécessité reconnaître un principe transcendant. S'ouvre alors l'horizon de la Révélation. Voilà pour la preuve géométrique. Destouches ne néglige pas la preuve historique (ou preuve *a posteriori*). Depuis Pascal, et grâce aux progrès de la philologie scripturaire, les apologistes associent les deux types de preuves. Abbadie lui consacre la IV^e section de la 1^{ère} partie de son *Traité*. Mais c'est l'abbé Houtteville qui développe le plus cette preuve, jusqu'à en faire la base de son apologie, dans *La Religion chrétienne prouvée par les faits* (1740). Abbadie comme Houtteville s'intéressent à l'examen des prophéties, notamment la prophétie des soixante-dix semaines dans *Daniel* 9, 24 ⁸, tant critiquée par les libertins. Adoptant le ton de la prédication, Destouches achève le passage qu'il consacre à la preuve par les prophéties bibliques par celle de Daniel. Il ne se fait pas faute de citer, en latin, le verset dans son entier. « Que de merveilles ne peut-on pas apercevoir dans ce peu de lignes ! » ⁹, s'exclame-t-il. De là il conclut à la supériorité de la sagesse biblique sur la sagesse des philosophes de l'Antiquité, car d'une morale plus sublime, plus sainte et « plus conforme aux idées de l'ordre », dit-il en invoquant Malebranche, que la morale de Platon ou de Sénèque. De cette preuve que les Écritures manifestent une intelligence non créée, il passe à l'hommage que l'homme doit rendre à cette

⁶ *Mercure*, juin 1741, p. 1154.

⁷ *Id.*, p. 1155.

⁸ Jacques ABBADIE, « Où l'on fait voir que la Révélation judaïque nous conduit à la vérité de la religion chrétienne », *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Rotterdam, Leers, 1711, p. 385 et s. – Claude HOUTTEVILLE, « De la prophétie de Daniel. Chap. 9 », *La Religion chrétienne prouvée par les faits*, Paris, Dupuis, 1740, pp. 158 et s.

⁹ « Seconde lettre à Tanevot », *Mercure*, juin 1741, p. 1342.

intelligence, « en acquiescant à des vérités » qu'il ne comprend pas. C'est en ce point que la raison doit se soumettre à la Révélation : attitude anti-déiste qui vaut dénonciation de tous les systèmes qui cherchent à ménager les droits de la raison, et n'admettent la religion que dans les limites du raisonnable.

Par des voies différentes, la raison conduit l'homme à la foi. Destouches reprend la formule au vers liminaire de *La Religion* (1732) de Louis Racine ¹⁰, poème explicitement tourné contre Bayle.

Philosophes, beaux-esprits et esprits-forts

Comment le philosophe s'y prend-il pour séduire son lecteur ? En faisant montre d'esprit. Ce mot est d'une importance capitale dans le débat qui s'engage. Par sa double qualité littéraire et philosophique, il est au point de partage des deux activités de Destouches, poète et apologiste. Celui-ci le répète en plusieurs endroits : l'homme est naturellement mauvais. Sans la grâce, il fait de sa raison un usage pernicieux, et fait du langage le même mésusage. Le style de Bayle flatte ce penchant morbide. C'est alors que la qualité morale fait toute la différence. D'un côté le « bon esprit » qui s'aperçoit de l'intention pernicieuse et ne s'y laisse pas prendre. De l'autre, « le fat, l'étourdi, le demi-savant, l'homme du bel air, le petit maître », ce qu'il regroupe dans la catégorie des « ridicules espèces », qui se laissent volontiers séduire. « Infatué de cette chimère, il s' imagine d'abord qu'il est un grand philosophe, un bel esprit, un esprit-fort, un génie d'une trempe nouvelle et infiniment au-dessus du vulgaire », ajoute-t-il ¹¹. Le mot est lâché : le bel esprit se veut « philosophe ».

Nous ne reviendrons pas sur la figure du philosophe dans le théâtre de Destouches, qui a fait l'objet d'une étude très complète ¹². Nous renvoyons en particulier à l'étude éclairante de Michèle Bokobza Kahan ¹³ qui montre l'évolution de la définition du philosophe dans le théâtre de Destouches, jusqu'à rejoindre celle qu'en donnera l'*Encyclopédie*. Rappelons brièvement que le mot est à l'époque d'un sémantisme large : péjoratif d'un côté (le misanthrope, l'homme en rupture avec la société, avec les codes de l'honnêteté, de ce fait ridicule et odieux) ; mélioratif de l'autre (le philosophe antique dans sa dimension historique, à quoi s'ajoute le paradigme moderne de l'homme qui est autant dans la pensée que dans l'action). Le dialogue entre Géronte et Ariste du *Philosophe marié* (IV, 3) illustre à merveille cette distribution sémantique entre le fou et l'homme raisonnable (« Il ne parle jamais que par ses actions »). Aux yeux de Destouches, le grand modèle du philosophe, à la fois poète et savant, c'est Fontenelle. Mais, comme tel, c'est un hapax dans le paysage littéraire.

Quand Destouches rapproche philosophe et bel-esprit, il est sur le versant sombre de la définition ; quand il parle du philosophe chrétien, il se tient sur le

¹⁰ « La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi ». Louis RACINE, *La Religion*, Chant I.

¹¹ *Mercury*, juin 1741, p. 1331.

¹² Pierre HARTMANN (éd.), *Le Philosophe sur les planches : l'image du philosophe dans le théâtre des Lumières, 1680-1815*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003.

¹³ Michèle BOKOBZA KAHAN, « Mutations culturelles et construction du personnage du philosophe chez Destouches », *id.*, pp. 81-91.

versant lumineux. Il se plaît à faire jouer une définition contre l'autre, pour neutraliser ce que la propension à la philosophie pourrait comporter de fallacieux et de pervers. Il s'attribue la mission d'éclairer les hommes qui sont abusés, ceux dont les lumières naturelles sont voilées. « Tâchons de leur ouvrir les yeux, et de leur faire voir qu'une raison droite conduit à la foi, et qu'une foi pure perfectionne la raison », annonce-t-il. Dans une « Épître à l'abbé Frigot », il prétend vouloir « ouvrir ses [de l'incrédule] yeux blessés par le grand jour »¹⁴.

La perversion baylienne est celle de l'esprit humain. Les deux conséquences, littéraire (décadence du goût) et religieuse (incrédulité) sont indissociables. La critique de l'esprit prend chez Destouches l'allure d'une croisade antiphilosophique. L'épître de Bayle citée plus haut valut à son auteur de la part de nombreux anonymes de violentes critiques, diffamatoires et insultantes. Très affecté par ces attaques, notamment celles qui lui reprochent un manque de talent, il répond en portant le débat au niveau de l'inspiration poétique. Il évoque ces « messieurs » qui « s'épanouissent la rate à mes dépens [...] et soutiennent en faisant les agréables que je ne me déclare contre l'esprit que parce que je sens bien que je n'en ai point »¹⁵. Ses épigrammes contre les esprits-forts seraient « plates et insipides ». Et de se livrer à une défense de l'art épigrammatique, qui consiste à « beaucoup dire en fort peu de mots ». À cette esthétique de l'économie, de la retenue et de la mesure, caractéristique de l'atticisme du Grand Siècle¹⁶, il oppose la surenchère, l'excentricité et le mélange qu'implique l'esprit.

Comme le mot « philosophe », le mot « esprit » est l'objet d'une double définition. Il est, du point de vue des beaux-esprits, « le pouvoir d'étonner dans les discours et dans les écrits, par une suite continuelle de pensées vives, brillantes et singulières, souvent même si délicates, si fines et si déliées, qu'il faut avoir le même esprit que vous pour les comprendre ». À cette définition, qu'il prête à ses adversaires, Destouches oppose la sienne propre :

Savez-vous comment je définis l'esprit ? *C'est le don et la facilité de dire et d'écrire à propos tout ce qui convient à l'occasion et au sujet.* Ce don précieux est produit par la nature et par le bon goût¹⁷.

La théologie de la nature corrompue s'applique au champ de l'esthétique. Il est un usage innocent de l'esprit, conforme à la raison et au goût ; il en est aussi un usage dévoyé. C'est sur ce dernier que Destouches s'acharne, exerçant sa verve satirique.

¹⁴ *Mercure*, sept. 1744, p. 1949.

¹⁵ *Mercure*, fév. 1741, p. 260.

¹⁶ « Inspiré de son origine grecque, l'atticisme s'est défini dès le premier XVII^e siècle comme une qualité propre à la conversation française, un art de la raillerie sans acrimonie, assaisonné de gaieté, alliant les qualités sociales de l'agrément à celles, plus intellectuelles, de la concision et de la clarté ». Jocelyn HUCHETTE, *La gaieté, caractère français ? Représenter la nation au siècle des Lumières (1715-1789)*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 243.

¹⁷ « Quatrième lettre de M. Néricault Destouches à l'abbé D... », fév. 1741, p. 272. – On comparera cette définition à la célèbre définition donnée par Voltaire à la suite de *Mérobe* (*La Mérobe française*, Paris, Prault, 1744, pp. 69-80) et reprise en 1771 dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Discours oratoires, éloges, dissertations, préfaces, lettres, épîtres, poèmes héroïques, comédies, tragédies, chansons, odes, lettres, églogues même, tout fourmille de traits, de saillies, de pointes, de brillants, d'éclairs ; tout y étonne, tout y pétille, tout y pique, tout y éclate, tout y éblouit ¹⁸.

Telle une maladie contagieuse, la manie de l'esprit n'épargne aucun genre littéraire. La critique s'attarde toutefois sur le cas du théâtre. Visant les dancourades, Destouches raille l'invraisemblance qui consiste à faire parler un valet, une servante comme de petits-maîtres ¹⁹. Le travers des auteurs à chercher à se faire admirer à travers leurs personnages, en dépit de la vraisemblance, est lui aussi condamné.

Cette réaction est parfaitement conforme aux principes de l'art dramatique défendus par Destouches, tels qu'on les trouve exposés dans la préface du *Glorieux*. Il y plaide la cause d'une comédie épurée, innocente ; d'ouvrages « qui ne tendent qu'à épurer la scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillants, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée, et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens » ²⁰. C'est à ce public-là que Destouches prétend avoir cherché à plaire. Et d'appeler à un renouveau de la comédie moliéresque : il faut un « ton nouveau ».

Destouches encourage l'imitation des Anciens. Aussi la querelle de l'esprit se donne-t-elle comme un prolongement de la querelle des Anciens et des Modernes. Destouches invoque les modèles antiques, dans les petits comme dans les grands genres. Il sait le latin et le grec, et le montre par de longues citations qu'il donne dans ces langues. C'est aussi parce qu'il est un Ancien qu'il s'est gardé de jamais mêler à ses intrigues des questions de religion. La morale qui, chez ses personnages, oriente le mobile de l'action n'avoue pas ses références. Elles sont pourtant bien là, en creux si l'on peut dire. Les lettres du *Mercure* explicitent cet arrière-plan religieux. La frontière entre le profane et le sacré est une autre donnée fondamentale de la poétique classique dont Destouches se fait le défenseur à une époque où le mélange des styles, des tons et des genres est à la mode.

Il invoque Horace, Virgile, Catulle à l'appui de sa théorie du naturel, et met en garde contre la tentation de farder la nature.

Aimons donc la nature, cherchons-la partout. [...] Toutes les fois que nous l'abandonnons, nous avons le malheur de nous égarer ²¹.

C'est presque déjà le programme d'une fiction édifiante, comme Destouches a pu lui-même en composer ²² : le libertin qui s'éloigne de la vérité tombe dans l'inconduite ; seule une conversion indissociablement morale et esthétique le ramènera à la vérité et

¹⁸ *Mercure*, fév. 1741, p. 271.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Le Glorieux*, Préface (non paginée), Paris, Le Breton, 1732.

²¹ *Mercure*, fév. 1741, p. 275.

²² Dans la « Lettre à Mme la Comtesse de ** » (*Mercure*, juin 1744), il conte l'histoire d'un jeune homme dont l'imagination s'est laissée corrompre par des lectures licencieuses.

à la vertu. La raison qui perd le lien avec la source est condamnée à errer. Le goût et l'intelligence, le beau et le vrai vont de pair.

Un antiphilosophe avant l'heure

On pourra être surpris de l'emploi du nom *antiphilosophe* appliqué à un auteur dans le contexte des années 1740. L'antiphilosophie se structure en tant que champ social et mouvement d'idées à partir des années 1750, avec la publication de l'*Encyclopédie*, l'affaire de Prades, l'affaire de *L'Esprit*, la comédie des *Philosophes*, etc.²³ Alors que signifie être antiphilosophe en 1740 ? On l'a vu, le scepticisme baylien cristallise le rejet d'une pensée trop libre qui, pour s'exprimer, revendique une non moins grande liberté de ton. Cette licence, qui, circonstance aggravante, provient de l'étranger et prend sa source dans une religion détestée, inspire un réflexe de protection. Cette réaction patriotique, à laquelle les pages du journal font bon accueil, se double du sentiment d'une décadence des lettres et des arts, qui se traduit par un surinvestissement dans les valeurs et symboles du passé.

Jadis les hommes étaient simples, par conséquent crédules et timorés. Ce n'est plus la mode. Ils ont trop d'esprit et trop de lumières aujourd'hui pour ne pas regarder en pitié l'imbécillité de leurs ancêtres²⁴.

Destouches, seigneur de Fortoiseau, gouverneur de Melun, est franchement du côté de la réaction. Il a trouvé dans le réseau de ses correspondants une sociabilité littéraire convenable à son projet, et dans le *Mercur* un organe d'expression adéquat. Lui-même explique, en réponse à ses détracteurs, et pour se justifier de se mêler, lui auteur dramatique, de questions de théologie, que s'il s'est lancé dans la défense de la religion, c'est avec l'appui et les conseils d'Alexandre Tanevot²⁵.

Tanevot s'est notamment distingué par une chanson intitulée *Le Philosophisme*, dont voici l'une des strophes :

Dans notre âge moins ténébreux,
Sont nés des hommes lumineux,
Qu'une nouvelle audace anime,
Et qui dans leur transport sublime,
Doués d'un esprit créateur,
Jugent le monde et son auteur²⁶.

On lui doit aussi des poésies chrétiennes, telle cette *Ode sur la religion* où il demande : « Sans toi, sans ta sainte doctrine, / Qu'est-ce que l'humaine raison ? »²⁷ Il donna un

²³ La question de la « périodisation » est abordée par Didier MASSEAU dans l'Introduction au *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes*, op. cit., pp. 14-18.

²⁴ « Lettre à Mme la Comtesse de ** », *Mercur*, juin 1744, p. 1321.

²⁵ *Mercur*, août 1742, p. 1739. – Alexandre TANEVOT (1692-1773), poète, censeur royal, membre de l'Académie de Nancy, auteur de tragédies sacrées qui sont étudiées dans : Ioana GALLERON, « Pour comprendre le sacré. Scénographies de la chute des anges au XVIII^e siècle », Béatrice FERRIER (éd.), *Le Sacré en question. Bible et mythes sur les scènes du XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015, pp. 119-138.

²⁶ *Poésies diverses. Suite du tome I^{er}*, Paris, Balland, 1766, p. 385.

²⁷ *Poésies diverses*, Paris, Collombat, 1732, p. 268.

Tombeau de M. Néricault-Destouches qui présente l'auteur comme un « rival de Molière », mais en « plus correct, et plus fidèle aux mœurs »²⁸. Dans le cercle de ses correspondants, on trouve aussi l'abbé Bouty, curé de Villiers, et l'abbé Frigot, prêtre normand, poète et érudit, protégé de M^{me} de Graffigny, avec laquelle Destouches est en correspondance. Ce dernier donnera un éloge de Destouches. Ce réseau de poètes chrétiens, qui mériterait d'être étudié dans son lien avec l'antiphilosophie, s'affirme en réaction contre les idées nouvelles et les évolutions esthétiques, en leur opposant comme un bouclier la référence aux Anciens, à la tradition, aux valeurs chrétiennes. Ce passéisme de surface ne doit cependant pas faire illusion : ces auteurs participent eux aussi au mouvement de renouvellement des idées et des formes. Leur position dans le débat ne les exclut pas de la modernité littéraire : preuve en est pour le théâtre de Destouches, l'invention d'une comédie morale ou sérieuse d'un style nouveau.

La question ne se pose pas moins de la frontière entre le religieux et le profane. Sied-il à un poète dramatique de se changer en métaphysicien ou en théologien ? « *Non sunt miscenda sacra profanis* »²⁹, écrit Destouches en faisant parler un contradicteur. Des lettres chrétiennes sont-elles « convenables » ? Il affirme néanmoins le droit de la poésie à pouvoir parler de religion, et, anticipant un propos que les apologistes chrétiens ne cesseront de reprendre jusqu'à Chateaubriand, qui lui donnera une forme plus systématique, il se livre à une défense et illustration de la poésie chrétienne. Il invoque d'éminents modèles : Ausone, Claudien, Boèce, Tertullien, Juvencus, Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan, sans oublier la poésie biblique, au premier rang de laquelle il met le *Cantique des cantiques* et les *Psaumes*. « La poésie est le langage le plus énergique pour défendre et pour étaler les saintes vérités que la Révélation et la tradition nous ont transmises », confie-t-il³⁰.

Pourtant Destouches ne se veut pas proprement poète chrétien. Il cherche à se maintenir dans une frange intermédiaire, et sans doute inédite, entre le poète mondain et le poète chrétien. Peut-être faut-il voir dans cet entre-deux la conscience de la liberté plus grande que lui donnerait une position qui, n'étant pas prédéfinie, ne lui imposerait aucun rôle à tenir ni aucun texte à dire. Il tient à demeurer un amateur dont le propos est tout entier tributaire des circonstances. « Ce sont de pures réflexions sans aucun plan, ou des réponses à des questions qu'on m'a faites, ou des arguments contre des objections spécieuses »³¹, se défend-il. Aussi situe-t-il ses lettres dans un genre moyen, et leur refuse-t-il toute ambition théologique. Pourtant, se prêtant au stéréotype du comédien repent, il ne manque pas de se présenter comme un converti, et pousse même le zèle jusqu'à se donner pour un ancien disciple de Bayle, un temps séduit par la doctrine du maître. Sa carrière théâtrale, désormais indigne de sa ferveur, lui inspire d'amers regrets. Pourquoi s'est-il tant attardé sur les planches ?

²⁸ *Le Tombeau de Monsieur Néricault Destouches, de l'Académie française. Élégie*, Paris, Prault, 1754, p. 6.

²⁹ « Lettre à Tanevot », *Mercure*, juin 1744, p. 1095.

³⁰ *Mercure*, août 1742, p. 1722. Il revient sur le sujet dans une « Lettre à Tanevot » de juin 1744. – Sans doute ne faut-il pas sous-estimer l'influence de Tanevot dans la réflexion de Destouches sur le poème sacré. Voir Ioana GALLERON, art. cité.

³¹ *Mercure*, juin 1744, p. 1100.

Eh ! Plût à Dieu qu'un rayon de lumière
M'eût fait moins tard sortir d'une carrière,
Où, trop jaloux d'un frivole talent,
Je n'ai jamais couru qu'en chancelant,
Pour acquérir, avide de fumée,
Le faible éclat d'un peu de renommée ³².

Pétri de culture théâtrale, il s'envisage du point de vue de ses détracteurs qui, suspectant sa sincérité, le dépeignent comme un Tartuffe à la recherche de son Orgon. Preuve que le rôle de chrétien, comme celui de philosophe, est constamment réversible, et qu'en miroir de sa version idéale on trouve la figure grimaçante de son singe. Est-ce une façon de déjouer les pièges de la représentation, ou au contraire de rendre un ultime hommage à sa création théâtrale ? C'est à ce théâtre que les calomniateurs le renvoient : qu'il laisse là la théologie et retourne sur les planches !

« Et taisez-vous, plat théologien,
« Laissez en paix vivre l'anti-chrétien,
Ajoute-t-il, « et d'un style folâtre,
« Allez plutôt prêcher sur le théâtre,
« Où quelquefois on vous a supporté ³³.

Ces paroles, prêtées à un adversaire, disent en partie vrai. La théologie de Destouches est bien plate ³⁴ ; elle est un faible écho des apologies et réfutations bien connues du lecteur, et, tenant en fin de compte plus du prêche que du raisonnement philosophique, elle fait regretter l'auteur de théâtre. Destouches s'est sans doute souvent interrogé pour savoir s'il ne faisait pas fausse route. Les « volumes d'injures » qu'il a reçus à la suite de ses lettres et épigrammes parues dans le *Mercur* n'ont pas concouru à renforcer sa conviction. Ils l'ont bien au contraire profondément affecté, et lui ont peut-être fait regretter de s'être si légèrement engagé dans ces querelles. Il est surtout sensible au ridicule d'un poète qui se mêlerait de faire le dévot. La cagoterie est l'antithèse de l'idéal d'honnêteté. Comme l'Ariste du *Philosophe marié*, Destouches est bourrelé de mauvaise conscience. Il est antiphilosophe comme le philosophe est marié, c'est-à-dire sans véritablement l'assumer. Comment se résoudre, pour soi et pour le public, à cet état de fait ? Dans la République des Lettres, l'identité poétique se concilie mal avec un zèle religieux outré. Aussi Destouches est-il condamné à occuper une place désormais marginale dans le milieu littéraire. Son ermitage de Fortoiseau, équivalent profane d'une retraite conventuelle, est un peu une retraite forcée, qu'il lui faut aimer puisque certains de ses personnages en ont fait l'éloge. Manifestant un goût de la retraite qui n'a rien à voir avec la sombre

³² « Épître à l'abbé Frigot sur les philosophes », *Mercur*, sept. 1744, p. 1953.

³³ *Id.*, p. 1952.

³⁴ « Destouches ne parvient qu'à donner l'impression pitoyable d'être un controversiste au petit-pied, un théologien travesti », conclut avec sévérité P. Rétat. *Op. cit.*, p. 205.

misanthropie³⁵, le philosophe Léandre s'écrie dans *Les Philosophes amoureux* (1729) : « Ma solitude à tous moments abonde / En plaisirs innocents que n'offre point le monde » (I, 1). De cet idéal Don Felix se fait l'écho, au début de *L'Ambitieux et l'indiscret* (1737) : « Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable ! / Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable ! » (I, 1).

Dans cette retraite, Destouches se livra à sa verve épigrammatique, ce dont Collé se moqua fort quand, au moment de la mort de son confrère, il confia au papier le peu d'estime qu'il lui portait³⁶. Le nombre incroyable d'épigrammes, huit cents au moins selon Collé, suggère par sa démesure la démesure de l'attaque à laquelle il devait répondre. Destouches inaugurerait un procédé que l'apologétique de combat des années à venir allait généraliser : retourner contre l'adversaire les procédés mêmes qu'il avait employés pour corrompre le jugement et les mœurs. À l'esprit de Bayle et de ses épigones, il fallait répondre par un esprit équivalent, de façon à mettre les rieurs de son côté. Si sur ce point il n'a pas toujours atteint son but, Destouches a installé dans l'espace public la figure de l'apologiste mondain, et par là même justifié son statut d'amphibie littéraire, religieux dans le fond, mondain dans la forme. L'hésitation qu'il montra au moment de décider s'il ferait entrer dans ses *Œuvres* les lettres, épigrammes et œuvres diverses parues dans le *Mercur* est un autre indice d'une position occupée par l'auteur, au point de contact du religieux et du littéraire, et de la conscience qu'il avait de cette problématique contiguïté. La division des genres d'une part, la cohérence de son œuvre d'autre part, mais aussi l'homogénéité de l'image qu'il entendait laisser à la postérité imposèrent leurs arguments contre le projet d'un mélange. Le classicisme poétique eut alors raison de la modernité apologétique.

La position de Destouches est révélatrice d'une évolution des lignes de fracture à l'intérieur du champ littéraire : c'est bien un écrivain de la transition. Il conçoit son combat contre Bayle comme partie intégrante de la querelle des Anciens et des Modernes, dont il marque une nouvelle étape. La question est d'abord celle de l'inspiration et du goût. Mais pour réfuter Bayle, il recourt au langage du prédicateur, voire du théologien, et adopte la posture de l'apologiste. En cela il innove, et rompt avec les codes séculiers : il est le premier à tenter l'acclimatation de la réaction antiphilosophique aux genres (lettre, épigramme) et aux médias (journal, préface) mondains. Dans cette évolution, la réflexion qu'il a menée dans son théâtre sur la figure du philosophe l'a beaucoup aidé. Son antiphilosophie est ainsi corollaire d'une redéfinition du philosophe. S'il est antiphilosophe c'est pour promouvoir un nouveau modèle de philosophe, à rebours des Démocrite, Alceste ou Bayle.

³⁵ Paul PELCKMANS montre que Destouches contribue à la réhabilitation d'Alceste qui s'opère vers le milieu du XVIII^e siècle. « Le premier profil "moderne" d'Alceste. À propos de *L'Homme singulier* de Ph. N. Destouches », *Le livre du monde et le monde des livres : mélanges en l'honneur de François Moureau*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2012, pp. 125-136.

³⁶ Charles COLLE, *Journal historique ou Mémoires critiques et littéraires*, t. II, Paris, Imprimerie bibliographique, 1807, p. 48.

Sa position n'est pourtant pas exempte d'ambiguïté : dans le même journal, il se prononce en homme de théâtre contre une comédie futile, et en apologiste contre le mépris des valeurs chrétiennes. Il n'assume cependant aucune de ces deux postures : d'un côté il affecte de déplorer s'être lancé dans la carrière théâtrale ; d'un autre côté il avoue l'indécence pour un poète à parler de religion, et il avoue sa crainte du ridicule. Destouches illustre le dilemme de l'écrivain catholique – auteur de théâtre qui plus est – pris entre le public mondain, cible stratégique de toute création littéraire, et les cercles religieux, qui instrumentalisent la littérature à des fins extralittéraires. Quelques années plus tard, la politique se mêlant plus franchement à ces questions, le fossé entre philosophie et antiphilosophie se creusera, et les camps se distribueront alors avec plus de netteté. Destouches, tout incertain qu'il se montre sur le rôle à jouer, n'en aura pas moins mis en place la figure de l'écrivain antiphilophe, avec ses thèmes, sa rhétorique, sa mauvaise conscience enfin.

Nicolas BRUCKER
Université de Lorraine
Écritures, EA 3943